

LA FIGURE SÉMIOLOGIQUE DE L'ÉTRANGER

MAGDALENA NOWOTNA

Inalco – Paris

1. Être dans une langue et dans un espace donné

Être l'étranger quelque part n'est jamais simple, souvent difficile parfois dramatique. Les écrivains et les philosophes le vivent comme les autres mais ils expriment et configurent leurs sensations dans des structures textuelles peut-être plus nuancées qu'un émigré lambda.

Et puisqu'il s'agit du phénomène de déplacement d'un sujet humain à travers le monde il faut tout d'abord mentionner que nous sommes inévitablement amenés vers quelques pensées philosophiques et leurs modèles concernant la perception de l'espace et les conséquences de cette perception, notamment identitaires, pour conceptualiser un ressenti fréquent de malaise et de frustration.

Les modèles philosophiques tracent des idéaux, qui ne sont et ne peuvent pas être atteints car proches des utopies mais néanmoins nécessaires en tant qu'horizon orientant et attirant nos pensées et même nos pratiques existentielles. Dans cette optique les écrits littéraires à forte dose de subjectivité, et d'individuation dialoguent avec les modèles en leur présentant un miroir souvent déformant. Mais cette déformation, justement parlante et convaincante, témoigne du vécu particulier loin des idéalités théoriques. Elle montre un écart sensible entre les modèles généraux élaborés et la vie d'un homme.

La spatialité est propre à notre existence car c'est d'abord notre corps qui en fait l'expérience face aux phénomènes du monde. La perception du positionnement de notre corps est donc au cœur des préoccupations des phénoménologues. La conscience du corps « la manière dont nous nous *fixons* dans le monde » dit Maurice Merleau-Ponty (1996: 66) provoque des conséquences philosophiques concernant l'existence même de l'espace : « (...) il n'y aurait pas pour moi d'espace si je n'avais pas de corps » (Merleau-Ponty, 1945: 119).

Les réflexions du philosophe vont plus loin, nous percevons l'espace et nous

existons dans un milieu donné :

(...) en analysant cette fonction abstraite (la perception de l'espace – complété par moi, M.N.) qui est bien loin de couvrir toute notre expérience de l'espace, nous avons été amenés à faire apparaître comme la condition de la spatialité la *fixation* du sujet dans un milieu et finalement son inhérence au monde, en d'autres termes nous avons dû reconnaître que la perception spatiale est un phénomène de structure et ne se comprend qu'à l'intérieur d'un champ perceptif qui contribue tout entier à la motiver en proposant au sujet concret un *ancrage possible* (*idem*: 325).

Il s'agit donc de notre identité : « il (le sujet percevant – M.N.) ne réalise son ipséité qu'en étant effectivement corps et entrant par ce corps dans le monde » (*idem*: 467). Note : dans ces citations le caractère gras vient de moi.

Il est donc indéniable que notre existence spatiale est primordiale, primaire, et fondamentale pour notre réalisation de l'existence personnelle.

Mais bien évidemment ces établissements philosophiques nous parlent des conditions optimales, d'une situation philosophique générale pour un être humain. Ils attirent notre attention sur le phénomène de la spatialité de notre corps, l'adhésion au monde et l'insertion dans un espace, un milieu qui permet au sujet de développer son ipséité, « régler » ses paramètres identitaires. Remarquons les lexèmes tels que fixation et ancrage qui nomment la situation propice. Le contraire donc doit fatalement provoquer des brouillages dans la perception de soi et du monde. Car dans certaines situations de vie (exil, voyage forcé, émigration) cet ancrage, cette fixation dans l'espace se trouve dérangée ou annulée. Le sujet déplacé cherche donc, pour survivre, des solutions de rééquilibrage en adoptant le lieu et la langue de l'autre, un « espace » de substitution.

Mais cette adoption, quel que soit son degré d'assimilation, provoque fatalement des situations, des tourments, des paradoxes et des dilemmes, des situations schizophréniques, des dualités, des déchirements, des écarts difficiles à vivre au quotidien pendant des années et des décennies.

Ces dilemmes et ces dualités touchent aussi bien l'espace à proprement parlé, un lieu géographique, que la langue, souvent considérée comme un lieu que l'on veut habiter.

Je me propose de réfléchir sur une formulation particulièrement frappante tirée d'un essai de Cioran écrivain roumain de langue française. En examinant ses textes nous allons démontrer la complexité de cette situation. On évoquera aussi Paul Ricoeur qui parle de l'hospitalité langagière recherchée par le traducteur.

2. L'oxymore de l'amertume, de la frustration

Chez Cioran, la figure sémiotique de l'étranger est construite essentiellement de l'oxymore, de l'hypothétique et du conditionnel qui, au niveau de la re-présentation textuelle, prennent en charge cette posture difficile du sujet qui, déplacé, adopte la terre (lieu) et la langue de l'autre, les deux au même titre. Primairement étranger, l'ailleurs devient son ici, langue et terre. À la suite, sa patrie, ancienne ici devient l'ailleurs, éloignée et regrettée néanmoins « poursuivant ». Finalement les deux sont aimées et haïes, rejetées et admirées.

La langue de l'autre qui devient sienne est adorée et détestée. L'espace est compris de façon autant géographique que linguistique. Deux idiomes, deux lieux réalisent une expérience d'écartèlement où vivre dans une langue étrangère est aussi compliqué que dans un pays d'adoption.

Le sujet de Cioran se présente en tant que sujet selon la typologie sémiotique des instances énonçantes de J.- Cl. Coquet¹ qui désigne et définit le tiers actant transcendant, cette force extérieure souvent menaçante qui tend à priver le sujet de ses capacités d'autonomie et notamment de la faculté de jugement. L'énonciateur de Cioran évalue lucidement sa situation, le tiers actant apparaît alors en tant que la patrie/les origines.

¹ Dans la théorie sémiotique de Jean-Claude Coquet (*La Quête du sens*, PUF 1997) nous avons la structure actantielle suivante : Prime actant (sujet/ non-sujet), second actant (les objets du monde, le monde extérieur), et tiers actant qui peut être transcendant (une force extérieure agissant sur le sujet comme par exemple : le destin, l'Histoire, un régime politique ou social, etc.) ou immanent (une force intérieure au sujet : sa passion, ses sentiments, ses vécus). Dans la relation binaire qui lie directement le prime actant avec les objets du monde, nous sommes dans l'espace d'autonomie; en effet, le sujet gère sa relation. Dans la configuration ternaire où entre en scène le tiers actant, le sujet est exposé au danger de l'aliénation et du passage à l'espace d'hétéronomie s'il ne résiste pas à la force du tiers actant qui exerce une pression sur lui. Il devient alors un « non sujet » dépendant et soumis. Il ne gère pas sa relation avec le monde, il la subit. S'il lui arrive de résister, il garde son autonomie, son statut « sujet », c'est-à-dire la capacité de jugement par rapports au monde, l'aptitude à agir et à réagir, à réaliser sa volonté, à maîtriser les événements et soi-même. Il faut souligner que le statut « sujet » et « non sujet » sont des paquets de sens et en aucun cas des personnages ou êtres quelconques. La même instance du discours peut montrer, selon le développement du texte, les traits « sujet » et les traits « non-sujet ».

Mais malgré cette lucidité, malgré cette mise en discours peut-être « thérapeutique » le changement de pôles qui fait d'ailleurs – ici n'est pas, et ne peut pas être, simple à vivre.

Le paradoxe de l'étranger consiste à vivre dans les puissantes contradictions ; l'oxymore est donc la figure par sa construction sémantique propice à prendre en charge la situation du sujet qui, déplacé, adopte (ou pas) la terre (lieu) et la langue de l'autre. La langue de l'autre devient la sienne, adorée et haïe, dénigrée et admirée, exerce une pression, source d'une maléfique tension.

La permutation de ces indicatifs provoque chez certains sujets sensibles un enchevêtrement existentiel difficile à démêler.

Le sujet de Cioran présente « les origines » : « Poursuivis par nos origines, nous le sommes tous » (1960: 10, 11 et 31) en tant que tiers actant, exigeant et intraitable, puissant et agissant sur le sujet de façon inéluctable, impossible de lui échapper. Son action est frustrante. Poursuivre quelqu'un est proche de persécuter, suivre dans le sens policier : (*Le Petit Robert*) Poursuivre : suivre pour atteindre, courir après, pourchasser : poursuivre les fuyitifs, traquer, poursuivre quelqu'un, s'acharner contre lui, harceler.

Regardons comment Cioran construit son texte en parlant de ses relations avec cet *idiome d'emprunt où langue, terre, sang, vie et mort se mélangent apparaissant comme un nœud inextricable* :

Vous voudriez savoir si j'ai l'intention de revenir un jour à notre langue à nous, ou si j'entends rester fidèle à cette autre où me supposez bien gratuitement une facilité que je n'ai pas, que je n'aurais jamais. Ce serait entreprendre le récit d'un *cauchemar* que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet *idiome d'emprunt*, avec tous ces mots pensés et repensés, affinés, *subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressif pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets* jusque dans la *vulgarité*. Comment voulez-vous que s'en accommode un Scythe, qu'il en saisisse la signification nette et les manies avec scrupule et probité ? Il n'en existe pas un seul dont *élégance extenuée* ne me donne *le vertige* : plus *aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux*. Une syntaxe d'une *raideur*, d'une *dignité cadavérique* les *enserme et leur assigne* une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger. (...) langue *inabordable trop noble*, et *trop distinguée* à mon gré ! Je ne m'en aperçus malheureusement qu'après coup, et lorsqu'il était trop tard pour m'en détourner ; sans quoi jamais je n'eusse abandonné *la nôtre*,

dont il m'arrive de *regretter* l'odeur de *fraîcheur et de pourriture*, le mélange de *soleil et de bouse*, la laideur nostalgique, *le superbe débraillement*. *Y revenir je ne puis* ; celle qui *me fallut* adopter *me retient et me subjugué* par les peines mêmes qu'elle m'aura coûtées. Suis-je un « *renégat* », comme vous l'insinuez ? « La patrie n'est qu'un campement dans le désert » est-il dit dans un texte tibétain. Je ne vais pas si loin : je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance. (...) *Poursuivis par nos origines*, nous sommes tous ; le sentiment que m'inspirent les miennes se traduit nécessairement en termes négatifs, dans le langage de *l'autopunition*, de *l'humiliation assumée et proclamée*, du *consentement au désastre*. (...). Plus heureux que moi, vous vous êtes résignés à notre *poussière natale* (...).

(Note : le caractère italique vient de moi et désignent les mots et les expressions signifiant pour le 'sens paradoxal, le gras souligne les éléments oxymoriques par excellence).

Ce texte est si saturé d'expressions exacerbées dans leur sémantique que cela paraît parfois à la limite du possible langagier. La limite du possible au-delà de laquelle on tombe dans l'incompréhension de ridicules borborygmes. Bien évidemment, Cioran ne franchit pas cette frontière, car sa finalité est tout autre et le problème de son texte doit être perçu différemment. Cette saturation, et cette densité représentent une sorte de fétichisation du langage qui permet à l'énonciateur de vivre dans l'écriture et vivre l'écriture. Ce tourbillon d'expressions nouées les unes aux autres, et qui plus est se contredisant souvent, construit un discours échappatoire, un refuge existentiel. Icône langagière correspond à l'icône de la vie même. L'insupportable de la vie trouve son corollaire dans l'insupportable du langage. *Le langage devient l'être*. Ceci sur le plan ontologique.

Mais étant dans l'écriture nous sommes fatalement aussi dans le paradigme de communication, des idées, des êtres, des façons de percevoir le monde, on peut donc considérer que ces paramètres contribuent à la construction de l'identité du message. De même on ne peut pas ne pas penser à la réflexion de Paul Ricœur qui dans ses investigations sur la traduction parle de la nécessité d'habiter la langue cible dans la transmission réussie : « Hospitalité langagière (...), où le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger. » (Ricœur, 2004: 20). Autant des termes tels demeure,

habiter, recevoir chez soi qui témoignent du statut de la langue qui devient lieu à part entière.

Si encore une fois on convoquait le philosophe qui nous affirme que : « Le langage est notre élément comme l'eau est l'élément des poissons. » (Merleau-Ponty, 1945: 225) et le linguiste qui dit que (...) le langage (...) présente ou plutôt est la prise de position du sujet dans le monde de ses significations. » (Benveniste, 1974: 259) on comprendra que construire un tel tissu d'intensificateurs sémantiques n'est pas un jeu de style mais une façon de vivre le dilemme de tous les jours.

Ce dilemme se traduit par la puissante contradiction qui consiste à aimer et haïr en même temps la langue d'adoption et regretter et considérer comme source d'autopunition sa langue natale. Vivre cette situation représente une vive souffrance fortement marquée par *les modalités de devoir et de non-pouvoir* (impuissance). Ces modalités peuvent par excellence contribuer à la perte de l'autonomie du sujet si elles prennent les commandes. Mais il n'en est rien :

Y (à la langue d'origine - complété par moi MN) revenir *je ne puis* ; celle qu'il *me fallut adopter me retient et me subjugué* par les peines mêmes qu'elle m'aura coûtées. Je donnerai tous les paysages du monde pour celui de mon enfance. (...) Poursuivis par nos origines, nous le sommes tous ;

Le sujet se défend par son discours qui, rendant compte de cet état, permet de survivre à l'assaut du tiers actant et garder la possibilité de sortir de l'impasse. Le tiers actant transcendant est clairement nommé. Mais la situation de notre sujet se complique car il est en effet double : ses origines et le pays d'adoption ou alors, puisque nous sommes dans la réalité langagière, le double tiers actant est la langue d'origine et la langue d'adoption. Cette dualité fait de sa vie un piège.

Les modalités qui tiennent le sujet se précisent, ce sont : le falloir, le devoir, le pouvoir : *me fallut, me retient, me poursuit* (...) nous sommes tous. Grâce à cela l'énonciateur reste sujet, sa capacité de jugement de conditions de vie et de soi-même face au monde et ses phénomènes est là dans ces actes de dénonciation et de prise de conscience. Ce qui est confirmé à la fin de ce fragment par un aveu surprenant témoin ultime de la conscience de soi qui n'a pas été ébréchée par ces tourments :

Le sentiment que m'inspirent les miennes (les origines – complété par moi - MN) se traduit en termes négatifs, dans le langage de *l'autopunition*, de *l'humiliation assumée et proclamée*, du *consentement au désastre*. Un tel patriotisme relèverait-il de la psychiatrie ?

Deux idiomes, deux lieux à vivre se présentent au sujet. Celui d'adoption est à l'excès et nous savons comment il est difficile vivre constamment près d'une limite. Cet idiome est *trop* jusqu'à l'inexistence, trop sublimé, il représente une élégance exténuée, la précision et le raffinement certes mais cadavérique. Le sublime côtoie donc la mort. Le parfait frôle son propre anéantissement. Un fort ressenti *de l'insupportable limite le rend invivable et inatteignable* :

Trop, trop noble trop distinguée, inabordable (...) mots pensés et repensés, affinés, *subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressif* pour avoir *tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets* jusque dans la *vulgarité*.

La subtilité est figurée par l'affinement proche de l'inexistence, anéantissement, malversation, extorsion de la nuance, fait courber, soumettre les mots inexpressifs et qui expriment tout. Autant de figures oxymoriques où les notions se télescopent pour mieux faire ressortir leurs contradictions. Le syntagme « (mots) effrayants de précision » tord la langue, nie ses facultés combinatoires en donnant à la précision le déterminant 'effrayant', car la précision est plutôt porteuse de la sémantique du rassurant et non pas de celle qui désigne la peur. Cette suite arrive à la conclusion concernant la discrétion vue comme une vulgarité. La langue d'adoption fait souffrir par son caractère limite où se mélangent *l'exquis et la mort* : « *L'élégance exténuée* donne le vertige ».

La vie et la mort se touchent, se communiquent étroitement dans les expressions telles que : élégance exténuée, syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique. Cet idiome manque de terre et de sang, est dépourvu de *traces de corps*. Par contre la langue des origines représente *la vie liée au corps* : (...) *la nôtre* (langue) dont il m'arrive de *regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture*, le mélange de *soleil et de bouse*, la laideur nostalgique, *le superbe débraillement* ».

Il n'y a rien de l'élégante mais cadavérique sublimation de l'idiome d'adoption mais y siègent par contre les éléments évoquant la vie mais rude, puant, primaire. Il y a beaucoup de « mais » dans l'analyse de ce texte car chaque notion se reflète dans un miroir des contraires.

Ces dilemmes se traduisent par une *situation de regret particulièrement frustrant* : « Il m'arrive de regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture, le mélange de soleil et de bouse... ».

Regretter suppose que la langue natale représente un objet de valeur pour utiliser le terme d'A.J. Greimas, fortement iconisé dans cette représentation déclinée en signes olfactifs, visuels à force sémantique considérable *qui se traduit par les termes d'aspect esthétique* : « la laideur nostalgique, le superbe débraillement. » où le débraillement, terme négatif connotant l'abandon, le manque de soins, le négligé prend une valeur sémantique positive référé au « superbe ».

Distinction et élégance enviable mais cadavérique car sans aucune trace de terre, de sang, d'âme est confrontée à la bouse, la terre et le soleil formant un monde où les sensations corporelles (fraîcheur, senteur) valorisent la pourriture et la puanteur ; la sublimation esthétique admirée mais contrebalancée par l'aspect mortifère rencontre la vie incarnée par la bouse au soleil. Le choix paraît impossible, comme impossible dans cette configuration, paraît l'option de fixation et d'encrage quelque part. Mais il est aussi trop tard pour revenir en arrière. Ce que prouve superbement la clôture de ce chapitre ainsi que le résumé d'une vie. L'énonciateur termine cet essai par une hyperbole bâtie sur la pensée oxymorique conjuguée au conditionnel qui, au fond, est une façon d'être :

Je ne veux pas finir sans vous mettre encore une fois en garde contre l'enthousiasme ou la jalousie que vous inspire mes « chances », et plus précisément celle de pouvoir me prélasser dans une ville dont le souvenir vous hante sans doute, malgré votre enracinement dans notre *patrie évaporée*. *Cette ville, que je n'échangerais contre aucune au monde, est pour cette raison même la source de mes malheurs*. Tout ce qui n'est pas elle se valant à mes yeux, il m'advient souvent de regretter que la guerre l'ait épargnée, et qu'elle n'ait pas péri, comme tant d'autres cités. *Détruite, elle m'eût débarrassé du bonheur d'y vivre, j'aurais pu passer mes jours ailleurs, au fin fond de n'importe quel continent. Je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir lié à l'espace, ni*

d'être à cause d'elle de quelque part.

Le conditionnel passé première et deuxième forme configuré à l'hypothétique dans des phrases hautement oxymoriques témoignent de l'impossible nécessité de vivre dans un lieu qui procure le sentiment d'enracinement et qui pour cette raison est intolérable, invivable. L'irréel du passé pour imaginer l'impensable est convoqué pour la réalité actuelle, vécue, le réel du présent porte les marques de l'impossible. Le bonheur se voit dans un miroir accompagné du sentiment dépréciatif de s'en débarrasser, terme péjoratif pour signifier la séparation immédiate d'avec quelque chose hautement indésirable. Être ancré dans l'espace pourtant une condition identitaire évoquée au début de cet article, prônait par les philosophes est ici caricaturée, nommé « être lié à l'espace » donc visualisé comme un boulet, l'entrave un facteur persécuteur, être de quelque part est ressenti comme une tare et une souffrance. Une souffrance recherchée et subie en même temps. La perception du double tiers actant tendant à subjuguier le sujet bien que conceptualisé, visionné et nommé donc désarmé est, il semble, responsable de cet état.

Être étranger quelque part se révèle, dans cette optique, une condition de vie réellement difficile et peu enviable.

Bibliographie :

- BENVENISTE, Émile (1974). *Problème de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- CIORAN, Emil (1960). « Sur deux types de société », *Lettre à un ami lointain, in Histoire et utopie*. Paris: Gallimard.
- COQUET, Jean-Claude (1997). *La Quête du sens*. Paris: PUF.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1996). *Sens et non-sens*. Paris: Gallimard 1996.
- RICŒUR, Paul (2004). *Sur la traduction*. Paris: Bayard.